

## ESSAIS

La peau de Verdiglione

## La peste

par Michel Arrivé

Je ne parlerai pas du phénomène Verdiglione : ce vaste caravansérail international (surtout italo-italien) entraîné dans un enchevêtrement de congrès (les trois derniers : Paris, sur *La vérité*; Milan, sur *Le semblant*; New-York sur *Sexe et langage*), ni du bouquet de revues dirigées par lui (dernière fleur, et non la moindre, ajoutée à ce bouquet : *Spirales*, équivalent, mais non doublure des milanaises *Spirali*). Non : je parlerai de son livre, le dernier : *Fondations de la psychanalyse. La peste*. (Galilée/Solmi, 1981).

Encore ne verrai-je surtout, que les aspects les plus « superficiels » de son livre : le style, en somme, pour utiliser un bien vieux mot — que Verdiglione semble particulièrement affectionner. On lire notamment l'analyse du style freudien (p. 232-234) et le « belle » (pourquoi pas ?) formule « la rigueur est du style » (p. 233). On lire aussi l'analyse du style chez les sophistes et notamment chez Gorgias, oui, le Gorgias du dialogue de Platon : « C'est lui qui trouve le rythme. C'est lui qui pose la primauté de l'intellectuel dans le style. Et le langage est un grand seigneur sur entreprises extraordinaires : il peut ôter la phobie, faire cesser la douleur, provoquer la jouissance » (p. 41).

Parler du style plutôt que du « contenu » (à supposer que ce mot ait un sens, et le « sens », un *sensa*?) Tout bêtement parce que le « contenu » se lit aisément. Qu'on se reporte notamment au chapitre sur « la colonne infirme » (p. 13-41) : s'y lit très directement, sans détour ni poudre aux yeux, une prise de position très forte, passionnée même, à l'égard du psychanalyste et, indissolublement, de la psychanalyse : « Freud est bien déçolé sur la question : l'analyse

n'est pas médicale et elle perdrait toute sa portée, elle n'existerait pas si elle rentrait pour telle ou telle raison dans la mythologie médicale » (p. 35). D'où cette assertion pleinement explicite : « La psychanalyse est plus une science de l'inconscient qu'un traitement thérapeutique » (p. 37). S'ensuit la justification du titre du livre, allusion à la réflexion de Freud débattant aux États-Unis : « nous leur apportons la peste ». S'ensuit également la mise en cause de toute médicalisation de la psychanalyse. S'ensuit l'injctive contre Adler, Jones et surtout Jung : voir notamment les allusions, p. 212-213, aux relations entre Jung et le nazisme. Mais qu'on n'imagine pas que les lacaniens soient préservés : ainsi se trouve réprochée « une version fréquente de l'énoncé de l'inexistence de la proportion sexuelle, donnée par l'énoncé confortable pour tout parti : il n'y a pas d'acte sexuel » (p. 154). Et la scène psychanalytique parallèle se trouve décrite en termes peu flatteurs, « bel et bien disposée à un retour massif de Jung et à la consécration la plus cèleste des établissements hospitaliers » (p. 228).

Reste l'essentiel : « la culture et le style » qui, ailleurs — c'est Verdiglione qui le dit — manquent. Quelles en sont les composantes ? Avouons d'abord qu'on peut pour certains passages, être tenté de parler d'*Alibabité*. Verdiglione le sait bien qui parlant de Dante « libelle » (p. 61) et, de ses propres travaux, dit : « Ce que j'écris ne dépend pas de ce que j'ai lu mais s'accroche à l'illisible pendant que ce se lit » (p. 235). Étrange notion que cette *Alibabité*. Tient-elle à des obstacles disposés au niveau du signifiant entre le lecteur et le signifié ? Tient-elle au contraire à un perpétuel — et non — calculable — glissement du signifié sous le signifiant ? Je me garderai, on l'a compris, de prendre position, et me contenterai de quelques très modestes recommandations pour lire Verdiglione.

Qu'on prenne garde, d'abord, aux mots. Certains sont pris dans leur sens étymologique, et dépouillés ainsi des connotations diverses dont ils ont pu se charger en français : c'est apparemment le cas pour *sujet* (à lire, semble-t-il, comme « jeté dehors », sans plus ou *ponographie*). Il y a, nécessairement, des italianismes ; ainsi le mot *sempouance* (surtout dans le premier chapitre ; sans doute « mouvement spontané ») ; *plégie* est pris dans toutes ses occurrences avec le sens qu'il a dans le vocabulaire juridique italien : « détournement ».

Peu trop de néologismes : *métalo* doit être à la fois ce que *métalangage* est à *langage* : comme, on le sait, « il n'y a pas de métalangage » (Lacan, *passim*). Il n'y a pas non plus de *métalo*.

Les références culturelles sont innombrables, apparemment non truquées (ailleurs, ça arrive...), et énumérées dans un imposant index des noms : d'Abel à Zweig, en passant par Ariéquin, Attali (Jacques), Charon, Mao Tsé-toung, Mussoolini, Pessno, Palica, Uznadré et Xénophon. Elles jouent évidemment leur rôle dans un certain effet de terreur, dont le mécanisme est bien connu : on se réfère comme à un texte connu de tous au traité sur le *Non être* Ide Gorgias, mais apocryphe ou à la lettre de Galilée à Marco Vesali. J'avoue avoir appris l'existence de ce dernier texte en lisant *La peste*, mais un ultime geste de coquetterie m'a poussé d'abord à feindre de l'avoir comme livre de chevet : ici le snobisme est complice du terrorisme. Mais, comme la dit Solmi, pourquoi diable reprocher à Verdiglione sa culture, à la fois étendue, approfondie et — je vais utiliser un mot assez stupide : il ne m'en vient pas d'autre — *vécue* ?

L'essentiel tient à la syntaxe. J'entends moins la syntaxe des phrases que celle du discours. Elle est sou-tendue par une rhétorique puissante, finalement fondée moins sur l'allégorie que sur l'anaphore. D'où ces reprises de phrases nominales ou de syntagmes prépositionnels. D'où ce rythme qui s'institue, à la fois identique à lui-même et différent dans chaque nouveau chapitre. Valez-vous oser le dire ? Le texte auquel me fait irrépressiblement penser *La peste* de Verdiglione, c'est le texte de Péguy. Un Péguy travesti par — et travaillant sur — l'inconscient.

M. Arrivé